

**LE BANDIT ANDALOU AU XIX^e
SIECLE : CRIMINEL, PAUVRE
BOUGRE, HEROS OU REVOLTE ?**

**par Gérard CHASTAGNARET et
Emile TEMIME**

Notre propos dans cette communication est d'analyser à la fois la réalité et la mythologie du banditisme andalou. Celui-ci est un phénomène rural, très différent de la délinquance urbaine. Nos observations porteront sur sa dernière grande époque, qui est aussi presque son chant du cygne : les deux premiers tiers du XIXe siècle. Sans cesser d'exister, ce brigandage perd ensuite beaucoup de sa vigueur. Les bandes finissent par disparaître. La violence prend d'autres formes. Nous nous efforcerons d'abord de situer le banditisme dans l'espace, le temps et dans son cadre social. Nous chercherons ensuite à mettre en évidence ses mécanismes de fonctionnement dans la société espagnole du temps. Nous verrons enfin comment se transforme ce phénomène en un véritable mythe social, littéraire et plus généralement artistique.

I. LE MILIEU

Parler violence sociale et a fortiori banditisme à propos de l'Espagne, c'est aussitôt évoquer l'Andalousie. La bibliographie confirme ce privilège régional. Le banditisme andalou a en effet été l'objet en 1933 d'un livre célèbre, désormais classique, dont l'un des auteurs, C. Bernaido de Quiros, est un juriste criminologue devenu sociologue et spécialiste des problèmes sociaux de l'Espagne méridionale (1). La thèse principale de l'ouvrage est que le régime latifundiaire engendre le banditisme dans toute sa complexité. Sans méconnaître tout l'intérêt des analyses qui servent à l'étayer et qui seront présentées plus loin, une explication aussi exclusive nous paraît omettre plusieurs éléments importants, en particulier le cadre géographique et divers facteurs conjoncturels.

1) Le cadre géographique

Les exemples mêmes évoqués dans l'ouvrage auraient pu attirer davantage l'attention de ses auteurs sur le rôle du relief (2). La plaine n'ignore pas le banditisme rural, mais c'est dans les montagnes qu'il trouve à la fois ses racines et ses refuges : la Sierra Morena, la Serrania de Ronda sont ainsi des hauts lieux du banditisme andalou. Cette observation ne s'applique pas seulement à l'Andalousie. Ainsi, les montagnes de l'intérieur catalan, les chaînes de Vieille Castille ou, en Aragon, le massif du Maestrazgo ont longtemps été accueillantes aux bandits.

Cette évidence doit se compléter du rappel d'une banalité. Le bandit a besoin de chemins sur lesquels exercer son activité ; mais un réseau trop dense favorise le contrôle du terrain par les forces de l'ordre. Or, au sein de la médiocrité générale du réseau routier espagnol, les régions montagneuses se distinguent par la rareté des voies de communication. Qui va de Madrid vers l'Andalousie peut difficilement éviter de franchir la sierra Morena sans passer par Despenaperros. Parfois -c'est vrai également dans certaines régions d'Aragon- le voyageur est contraint d'emprunter de très mauvais chemins ou veredas" La montagne protège le bandit et, en provoquant une concentration du trafic sur des passages de franchissement parfois difficile, favorise l'observation et l'agression.

Souligner le rôle du relief ne doit cependant pas nous conduire à conclure à un déterminisme montagnard. Certaines régions montagneuses demeurent peu touchées par le banditisme. C'est le cas en particulier de la cordillère cantabrique: la misère galicienne débouche sur d'autres formes de marginalité, ou sur l'émigration. Le relief n'est qu'un facteur parmi d'autres.

2) Le poids de la conjoncture économique et politique

Le brigandage n'est pas un phénomène uniforme à travers le temps. Son histoire est scandée d'époques privilégiées, souvent identifiées grâce à des bandes ou des individus ayant acquis une réelle célébrité, comme la bande de la Saucedá de Ronda à la fin du XVI^e siècle, ou encore le fameux Diego Corrientes, bandit sévillan dont la brève existence s'achève en 1781. Cette inégalité temporelle du banditisme peut s'expliquer partiellement par l'originalité des individus eux-mêmes. Mais une figure, aussi "grande" soit-elle, ne suffit pas à expliquer une époque. Deux autres types de facteurs doivent être soulignés.

Les premiers sont naturellement d'ordre socio-économique. L'équilibre rural d'une région méditerranéenne comme l'Andalousie est particulièrement fragile. De médiocres conditions climatiques provoquent facilement d'importantes famines et jettent de multiples journaliers dans l'errance. On ne doit pas oublier à ce propos que la dernière grande époque du banditisme andalou, qui dure de la fin de la Guerre d'Indépendance aux environs de 1830 est aussi une période de très grande misère rurale, liée en particulier à la profonde déflation qui frappe alors le pays (3). La misère n'engendre pas automatiquement le brigandage, mais elle lui fournit un terrain favorable.

Le banditisme est aussi, et surtout, très dépendant de la conjoncture politique et de l'évolution de l'appareil répressif. Ardila et Bernaldo de Quiros constatent, à juste titre, sa disparition pendant la guerre d'Indépendance, entre 1808 et 1812, et se demandent si le bandit n'a pas alors fait place au guérillero (4). La réponse ne fait pas de doute. Les bandes armées deviennent groupes de partisans, comme elles le feront encore quelques décennies plus tard à l'occasion des guerres carlistes, en Catalogne et dans le Maestrazgo. Les troubles armés intérieurs récupèrent et dissolvent le banditisme (5).

En revanche, les périodes de faiblesse financière et politique du pouvoir central favorisent nettement l'extension du banditisme. Lorsque l'Etat n'a pas les moyens d'organiser une police rurale, ou d'envoyer des troupes, le maintien de l'ordre se trouve remis de fait à la seule responsabilité de notables locaux, qui doivent le plus souvent se contenter de faire appel à des volontaires : le recours à des escopeteros professionnels demeure toujours exceptionnel. Dans les années qui suivent la fin de la guerre d'Indépendance, une telle situation permet à des bandes comme celles des Ninos de Ecija ou la cuadrilla de Montellano de multiplier leurs exactions. La fin de ces deux bandes, en 1817 et 1819 respectivement, est chaque fois le résultat d'un effort exceptionnel : ainsi, plusieurs alcaldes unissent leurs efforts et arment des escopeteros pour en finir avec la cuadrilla de Montellano dont l'agressivité est devenue insupportable (6). Par son rôle majeur dans la répression, le pouvoir local devient ainsi parfois l'ennemi à abattre" Par exemple, dans la Serrania de Ronda, en 1830, l'efficacité de l'alcade de Gausin provoque la coalition des multiples bandes de la région qui s'organisent pour s'emparer du village. La détermination de l'alcade permet de les devancer et, au terme de durs accrochages, d'en capturer une vingtaine (7).

Les années 1830 voient sans doute l'apogée du rôle du pouvoir local dans la lutte contre les bandes armées. Même si, les troubles qui suivent la révolution de 1868 sont propices à une recrudescence du banditisme, le pouvoir central est devenu plus efficace peu après 1840, grâce à la création, en 18H, de la garde civile. Dès l'origine, celle-ci est en effet implantée et organisée pour être un instrument de lutte contre les bandits. Son action ne suffit pas à expliquer le déclin du banditisme. Le chemin de fer joue aussi un certain rôle en détournant des grandes routes une partie du trafic, ce qui peut d'ailleurs aider à comprendre le

progrès de formes de délinquances jusque là peu développées, comme le rapt (8). Cependant, le banditisme tarde à s'éteindre. De 1869 à 1871, il connaît même une spectaculaire flambée. Mais la répression pratiquée par la garde civile, d'une sauvagerie telle qu'elle est dénoncée aux Cortes, provoque un intermède d'une dizaine d'années. Une nouvelle résurgence du banditisme se produit encore au début des années 80, avec en particulier la bande des Ninós de Guadix (9). Mais l'activité de celle-ci ne dure que quelques mois, avant que tous ses membres ne soient finalement massacrés. Ensuite, les bandes perdent de l'ampleur. Au début du XXe siècle, quelques brigands, le plus souvent isolés ou simplement réunis en "couples", font encore parler d'eux. Mais ils finissent par tomber dans les mains ou sous les balles de la garde civile. Les parejas bicornées ont définitivement imposé leur loi (10).

3) Le cadre socio-économique

Ignorant ou sous-estimant les facteurs présentés ci-dessus, Ardila et Bernaldo de Quiros accordent en revanche un rôle déterminant à la structure socio-économique, c'est à dire au régime latifundiaire. Ils écrivent par exemple : "Il est incontestable, selon nous, que la grande propriété territoriale oeuvre d'une manière décisive dans la conservation du banditisme", ou encore : "Il n'y a pas ni il ne peut y avoir de banditisme dans les pays de démembrement de la propriété" (11). Les formules peuvent naturellement être jugées excessives, mais les analyses sur lesquelles elles s'appuient demeurent du plus grand intérêt. Le latifundisme crée en effet dans plusieurs domaines des conditions favorables à l'apparition du banditisme.

Par ses répercussions sur l'occupation de l'espace tout d'abord. Les régions latifundiaires se caractérisent par une occupation très lâche du territoire. La population se regroupe en villages très peu nombreux, de plusieurs dizaines de milliers d'habitants chacun. Les campagnes sont presque vides, sans autres lieux d'habitation que des cortijos très clairsemés. Enfin, la rareté des chemins ruraux réduit le plus souvent les axes de circulation à quelques grandes routes jalonnées de ventas, auberges fortifiées "expression et symbole (...) de l'insécurité du voyage" (12).

Connues de tous, les conséquences sociales du système latifundiaire sont elles aussi importantes. La grande propriété, continue ou discontinue, s'accompagne d'une absence presque complète de classes moyennes et fait cohabiter quelques nantis avec un immense prolétariat misérable. Il est facile à Ardila et Bernaldo de Quiros de souligner combien une telle situation offre un terrain propice à la rébellion.

On voit déjà quelle interprétation du banditisme peut se profiler derrière cette conception du brigand comme sous-produit du régime latifundiaire. Nous avons déjà dit que nous refusons une explication aussi univoque. Il faut même aller plus loin. L'ensemble des facteurs présentés jusqu'ici ne permet évidemment de rendre compte d'aucun des destins individuels des multiples brigands. Laissons à Lombroso son déterminisme. En revanche, il nous paraît clair que la conjonction de divers éléments favorables, parmi lesquels la structure socio-économique joue sans aucun doute un rôle majeur, a fait de l'Andalousie pendant des siècles une terre particulièrement fertile en bandits.

II LE FONCTIONNEMENT DU BANDITISME

La "carrière" de bandit présente trois étapes successives : l'entrée en banditisme, la vie de bandit, la fin, qui n'est pas toujours la chute.

1) L'entrée en banditisme

Ardila et Bernaldo de Quiros analysent très sommairement ce passage, si important, à l'illégalité. Les seuls exemples qu'ils prennent sont ceux d'individus contraints de fuir la vie normale à la suite d'un homicide, acte irréparable (13). En distinguant meurtriers passionnels et criminels nés, ils se confinent au domaine psychologique pour essayer d'approfondir le problème, en méconnaissant paradoxalement l'importance, pourtant évidente, du facteur socio-économique.

Sans ignorer les cas de rupture individuelle avec les normes sociales, il faut d'abord souligner que le bandit se recrute surtout dans le milieu de prolétariat paysan des jomaleros. L'acte délinquant initial n'est pas toujours la règle et le passage n'est pas forcément irréversible. Certains brigands se sentent si peu exclus qu'ils rentrent dans la légalité si la conjoncture s'y prête, dans tous les domaines.

Avec la misère, le clientélisme, si enraciné en Andalousie, peut aussi faire le bandit. Le plus célèbre chef de bande de l'époque romantique, Dosé Maria, sur qui Mérimée a abondamment écrit, en offre un exemple significatif. A la faveur de sa longue carrière, commencée probablement en 1816 pour s'achever en 1832, il s'est constitué à travers toute l'Andalousie centrale une clientèle si vaste qu'il peut à sa guise compléter sa troupe en recrutant dans un "vivier" de candidats qui ont prêté serment (14)

Aussi exceptionnel soit-il, cet exemple met en évidence un fait important à la fois pour le recrutement et pour l'existence ultérieure des bandits : leurs relations avec le milieu paysan sont rarement hostiles et peuvent être parfois très bonnes. En 1880, les paysans de Guadix soutiennent la bande des Ninos de Guadix, qui s'en prend, il est vrai, à de gros propriétaires, et vont même jusqu'à donner de fausses informations à la garde civile (15). Le bandit est en rupture avec la légalité, mais non avec son milieu d'origine.

2) La vie de bandit

a) L'aire d'activité

Sans entrer dans le détail de l'implantation particulière de chaque bande, on peut ajouter une observation complémentaire à nos remarques antérieures sur le rôle des reliefs montagneux. Au XIXe siècle encore, les bandes parviennent assez fréquemment à trouver appui sur des hameaux ou des villages de petite dimension situés en général dans les montagnes. Les gros bourgs des plaines sont trop importants et trop "exposés" pour pouvoir être réellement contrôlés. José Maria, "el Rey de Sierra Morena", représente un cas limite mais significatif de cette emprise du chef de bande sur une population. Il contrôle l'ensemble de la Sierra Morena' et peut étendre sans risque son activité, au nord jusqu'au Valle de Alcudia, au sud jusqu'aux environs de Grenade et même au delà. Il parvient à avoir une vie de relations sociales au vu et au su de tous.

Son assise régionale est si solide que c'est l'incursion policière, très rare d'ailleurs, qui devient un phénomène anormal. Il va de soi que la mise en place, au cours des décennies ultérieures, d'un appareil répressif peu à peu efficace dans le contrôle du terrain, restreint, dans le temps et dans l'espace, les possibilités d'enracinement. Mais les bandes gardent

toujours une région d'élection, où elles bénéficient de leur connaissance du terrain et de multiples connivences.

b) Les pratiques du bandit

Le but même du brigandage est l'accaparement des richesses d'autrui. Un des problèmes majeurs du bandit andalou réside dans la faiblesse de la "matière à détrouser". L'Espagne des premières décennies du XIXe siècle est un pays très pauvre, en proie de plus à une grave contraction de la masse et de la circulation monétaires. Deux types de biens sont susceptibles d'être volés, ceux qui sont de passage, empruntant surtout[^] les grandes routes pour traverser l'Andalousie, et les richesses locales. La première catégorie offre moins d'aubaines que l'on ne pourrait croire vers 1830, la principale ligne, Madrid-Cadix, n'est desservie que par deux diligences hebdomadaires, protégées par quelques escopeteros (16). L'agression peut être très lucrative, mais son rapport doit être aussi très inégal. Jose Maria complète cette course au trésor par une autre pratique, plus sûre: la direction de Correos lui verse une once par véhicule pour qu'il n'attaque pas le service du courrier (17). Le bandit se fonctionnarise, ou s'assure un revenu de rentier !

Malgré leur célébrité, les agressions sur les richesses de passage sont loin de suffire à l'activité des bandits (18). Moins connus du public, les prélèvements sur les fortunes locales sont une forme très importante du brigandage rural. Ils méritent d'autant plus de retenir l'attention qu'ils sont parfois révélateurs de relations d'une grande complexité avec le milieu local. Le plus souvent, ces prélèvements sont de simples extorsions de fonds opérées sous des formes diverses. Mais parfois le bandit y ajoute tout un circuit de rotation des richesses qui crée ou fortifie une clientèle d'obligés. En voici deux exemples (19). Le premier concerne Pablo Aroca, premier chef des Ninos de Ecija. Ce brigand emprunte un jour une forte somme à un riche propriétaire, consentant "par nécessité". Il la remet à un meunier très endetté à la date même où la justice vient saisir les biens de celui-ci et lui permet de se libérer de sa dette. Il suffit ensuite à Pablo Aroca d'agresser le juge et ses assesseurs pour récupérer la somme et la restituer à son propriétaire. Quelques années plus tard, José Maria se montre lui aussi expert dans l'utilisation de cette méthode. Selon Mérimée, il donne un jour 1500 réaux à un pauvre muletier pour l'achat d'une mule qu'un riche paysan met en vente. Une fois la transaction effectuée, il va chez le vendeur pour "récupérer" ses fonds. Dans les deux cas, les bandits se sont faits des obligés sans aucun frais, simplement en imposant la circulation, selon un parcours déterminé, d'un numéraire dont les campagnes manquent alors cruellement. Cette habileté technique jointe au fait, illustré par le second des exemples cités, que les notables font facilement les frais de l'opération, a souvent introduit dans les esprits une confusion d'interprétation : le bandit peut être perçu comme un redistributeur de richesses, alors qu'il sait surtout qu'il lui faut parfois concilier exactions et clientélisme pour parvenir à durer. Certaines bandes ne tombent-elles pas précocement pour avoir négligé cette exigence ?

Si les richesses régionales constituent une matière très importante, peut-être la plus fréquemment exploitée, de l'activité délinquante, il faut en revanche noter que les brigands ne cherchent jamais à s'emparer de biens fonciers ou immobiliers. Ils s'en prennent exclusivement à la partie mobilière des fortunes, quitte à réemployer ultérieurement des fonds mal acquis dans l'acquisition stricto sensu de biens fonciers.

Reste à examiner l'utilisation de la violence. On ne saurait contester son existence, tant sont multiples les exemples d'attaques, de séquestrations suivies de demande de rançon, etc.. Mais souvent la peur éprouvée par les victimes épargne une violence que le bandit ne pratique

jamais gratuitement, sauf très rares exceptions. Sous le règne de Ferdinand VII et pendant les guerres carlistes, les luttes armées d'origine politique sont toujours beaucoup plus violentes que les actes de brigandage. Et l'évocation de la brutalité, voire de la sauvagerie de la lutte de guérilla pendant la guerre d'Indépendance, renforcerait encore cette constatation. Le brigand n'a d'ailleurs pas la réputation d'être sanguinaire. En ce domaine encore, José Maria est à la fois exceptionnel et significatif. Il n'aurait jamais tué personne, et c'est en tant que sympathisant de la cause libérale, et non comme chef de bande, qu'il aurait fait preuve du plus d'agressivité. José Maria rançonne, détrouse, mais ses exactions ont une contrepartie : la protection du bandit. Il est interdit d'attaquer une diligence à laquelle José Maria a accordé sa protection contre paiement d'une redevance" Si le milieu n'est pas exempt non plus de brutes, c'est surtout à partir de la création de la garde civile qu'une lutte sans merci avec l'autorité tend à devenir la règle. Mais jusque là, la faiblesse du pouvoir favorise l'image du bandit avaré de la vie d'autrui et capable de beaux gestes.

c) Les fins de carrière

En dépit du cas remarquable, mais non unique, de longévité de José Maria, Ardila et Bernaldo de Quiros estiment que la carrière du brigand est courte. Il est vrai qu'elle peut prendre fin de multiples manières. La première, la plus courante, est naturellement la mort violente, qui peut avoir elle-même plusieurs origines : les péripéties de l'agression, les luttes intestines entre bandits, la répression enfin. La répression ferdinandine, peu efficace, est impitoyable et même atroce lorsqu'elle parvient à saisir des bandits. Plus tard, en 1870-1871, la chasse aux brigands, remarquablement organisée par le gouverneur civil de Cordoue" Zugasti, s'achève presque toujours par le massacre immédiat des hommes capturés (20). De manière générale, sauf pour les dénonciateurs, la mort est toujours la suite normale de la capture, avec ou sans procès.

Mais, surtout en temps de faiblesse du pouvoir central, le bandit peut parfois faire un retour discret à la vie normale, en devenant propriétaire foncier par exemple. Et il y a enfin la rentrée officielle dans la légalité dans le cadre d'un indulto -grâce- accordé par le roi. José Maria et de nombreux autres bandits en profitent en 1932. Le célèbre chef de bande devient même officier et se trouve investi d'une fonction dans sa propre spécialité, puisqu'il est nommé "commandant de l'escadron franc de protection et de sécurité publique de Seville" (21). La démarche est moins surprenante qu'il ne paraît. Le pouvoir n'a pas les moyens de réprimer l'activité d'un bandit à l'assise locale remarquable. Il le rémunère de fait depuis longtemps et va simplement continuer en l'utilisant à son service. Il y a d'autres exemples d'intégration dans l'armée de rebelles, politiques ceux-là, guérilleros de la guerre d'Indépendance ou des luttes libérales, et plus tard, chefs carlistes.

Inévitablement lacunaires et rapides, les observations précédentes sur la vie du bandit imposent néanmoins une conclusion nette : si la misère pousse au banditisme, le bandit ne lutte pas pour l'avènement d'un autre ordre social. Souvent bien intégré dans le tissu social, le bandit en accepte la hiérarchie, même s'il agresse les riches. La reconnaissance peut être réciproque. Dans un témoignage récemment publié sur le banditisme dans la région d'Estepa, aux confins des provinces de Seville, Malaga et Cordoue, un ancien commandant de la garde civile souligne avec force les protections dont les bandits bénéficient, au début du XXe siècle, de la part des caciques locaux (22). Le brigand n'est pas un révolutionnaire.

Lorsqu'il a un objectif social, celui-ci est simplement de s'intégrer au plus haut niveau possible à l'ordre existant.

III. LA MYTHIFICATION DU BANDITISME

Le bandit andalou est devenu un mythe, mais celui-ci n'est pas uniforme. L'interprétation mythique du banditisme varie selon les époques et ses foyers d'élaboration. Schématiquement, on peut dire que le bandit andalou a pris ainsi deux visages successifs : l'un est celui du bandit romantique ; l'autre est celui d'un précurseur des luttes sociales.

1) Le bandit romantique

Ce mythe du brigand galant, non violent et généreux, a naturellement José Maria comme principal support. Ainsi, Mérimée raconte que le bandit baise la main des dames tout en ôtant leurs bagues, ne laisse jamais les voyageurs complètement démunis, ou peut rendre un bijou auquel son propriétaire est particulièrement attaché. Une mythologie physique vient s'ajouter à cette idéalisation du comportement. Mérimée dresse de José Maria un portrait tout à fait flatteur, contredit d'ailleurs par une description du marquis de Custine (23).

Ce mythe est créé et diffusé surtout par la littérature. Des auteurs espagnols y contribuent, comme Manuel Fernandez y Gonzalez dans des folletines à succès. Mais c'est principalement grâce à des écrivains étrangers qu'il prend une ampleur extraordinaire. Du côté français, les noms les plus importants sont ceux du marquis de Custine et de Mérimée, qui évoque José Maria dans *Carmen*, dans plusieurs articles et dans sa correspondance. L'Angleterre, où les récits de voyage sont alors très en vogue, participe aussi à l'élaboration et à la diffusion du mythe, avec des auteurs comme Richard Ford ou Cook.

La littérature n'est pas seule à propager le mythe. De multiples représentations graphiques viennent bientôt compléter son action en diffusant, en Espagne comme à l'étranger toute une imagerie du brigand. L'image est en ce domaine d'autant plus efficace que, pour les romantiques, le brigand est un héros individuel sur qui s'accumulent de multiples clichés de comportement, d'ordre physique ou moral. Le brigand romantique peut donc être un bandit d'honneur séduisant, mais il n'est jamais un révolutionnaire.

2) Le bandit précurseur des luttes sociales

L'assimilation du bandit et du révolutionnaire est le résultat de deux tentatives, d'origines très différentes sinon opposées. La première émane du pouvoir de la Restauration qui s'efforce de faire passer pour des actes de banditisme les premières réactions de révolte suscitées par la diffusion naissante de l'anarchie-me dans le monde rural andalou. Cette assimilation, favorisée par la pratique des sociétés secrètes, aboutit à l'affaire de la Mano Negra (25). Prêter des exactions à une société secrète permet de traiter les anarchistes comme des bandits et de développer contre eux, en 1883, une terrible répression. On confond volontairement le clandestin et l'illégal, la violence du bandit et la revendication sociale.

Surtout, à partir du début du XXe siècle, lorsque se développe l'attention portée au phénomène social andalou, un mouvement inverse apparaît et prend une ampleur certaine. Ce n'est plus le révolutionnaire qui devient bandit. C'est le brigand qui est désormais considéré comme un précurseur des luttes sociales apparues à partir de la fin des années 1850. En dépit de quelques relents des théories de Lombroso sur le délinquant-né, l'ouvrage d'Ardila et Bernaldo de Quiros s'inscrit tout à fait dans cette tendance. Voici par exemple! extraits de la conclusion générale de leur ouvrage : "Le banditisme en définitive, est un épisode, le premier de tous, de la lutte sociale en Andalousie, qui tout au long d'un siècle et demi de conflits,

chaque fois plus intenses et dramatiques, unit Diego Corrientes, le fort et valeureux enfant d'Utrera, et le vieillard vaincu bien qu'immolé, Seisdedos, de Casas Viejas" (...). "Mais si à l'époque de Diego Corrientes, à la fin du XVIIIe siècle, il n'existait pas encore en Andalousie d'autre protestation que celle du bandit, si inefficace et discutable, peu après, presque depuis les temps des Ninos de Ecija et de José Maria, en commence une autre, exempte désormais du péché originel de la précédente, c'est à dire le délit : la protestation ouvrière qui, faible et souterraine au début, finalement déborde et affleure à la surface de la société" (26).

Cette interprétation est sans aucun doute cohérente avec la théorie des auteurs sur les origines du banditisme. Le caractère parfois dramatique des problèmes agraires sous la seconde République aide à comprendre leur propos. Il faut néanmoins constater que, en l'occurrence, l'analyse sociologique cesse d'être scientifique pour contribuer elle aussi à l'élaboration du mythe.

CONCLUSION : UN ELEMENT DE L'ORDRE ANCIEN QUI SERT A L'APPRENTIS SAGE DE LA REPRESSION SOCIALE

Le mythe du bandit andalou est justifié au moins sur un point. Le brigand, fait réellement partie du paysage social andalou du XIXe siècle. Mais le banditisme, n'est le fait, ni de héros, ni de révoltés. Le phénomène tire plutôt sa permanence, et sa vitalité à la fois des tensions économiques et des carences de pouvoir inhérentes à une société traditionnelle très inégalitaire mais pauvre en moyens d'encadrement des masses rurales. Le bandit occupe des failles permanentes, parfois béantes, du contrôle social, au point de se substituer parfois à l'appareil administratif. Mais il ne conteste pas la légitimité profonde des pouvoirs, religieux ou politiques. Cet agent d'insécurité s'insère lui-même dans l'ordre d'une société rurale traditionnelle.

En revanche, la lutte contre le banditisme sert incontestablement d'apprentissage à la répression sociale. L'outil majeur de la destruction des brigands, la garde civile, voit son activité progressivement orientée, dans les campagnes andalouses, vers la répression de l'agitation populaire, comme l'affaire de la Mano Negra l'illustre dès avant la fin du XIXe siècle. Glissement des missions des forces de maintien de l'ordre ; transposition des techniques aussi. Ainsi la ley de fugas, exécution sommaire des prisonniers sous prétexte de tentative de fuite, si en vogue à Barcelone vers 1920, est mise en pratique par Zugasti dès 1870. Et la fin des Ninos de Guadix, brûlés vifs en 1880 dans l'incendie, allumé par la garde civile, du petit cortijo où ils se sont réfugiés, préfigure celle de Seisdedos a Casas Viejas. Le bandit andalou n'est pas un révolté, mais contre lui se prépare l'écrasement des révoltes, surtout des révoltes rurales.

NOTES

(1) ARDILA, L. et BERNALDO DE QUIROS, C, El bandolerismo andaluz, 1933. Réédition, éd. Turner, Madrid, 1973, 262 p. Parmi les autres ouvrages de Bernaldo de Quiros, on peut citer, sur le problème du banditisme : La Picota y figuras delincuentes, 1907. Réédition, éd. Turner, Madrid, 1975. Et sur la question agraire andalouse : El espartaquismo agrario andaluz, 1919. Des extraits de ses principaux travaux ont été rassemblés sous le titre : El espartaquismo agrario y otros ensayos sobre la estructura economica y social de Andaluciu Seleccion y prologo de J. L. Garcia Delgado. Ediciones de la Revista de Trabajo, Madrid, 1973.

(2) Ils s'efforcent cependant de délimiter la vaste région dans laquelle le banditisme est le plus vivace, ce qu'ils appellent "le polygone du banditisme andalou" (pp. 217 et suiv. de la réédition).

(3) Sur les origines et sur l'ampleur du phénomène déflationniste, cf. la thèse récente d'A. BRODER, Le rôle des intérêts économiques étrangers dans la croissance de l'Espagne au XIXe siècle. 1767-1924. Université de Paris I, 1981.

(4) El bandolarismo...f op.cit., p.89.

(5) Inversement, la fin des guerres intérieures s'accompagne d'un passage important vers le banditisme. Les Ninos de Ecija en sont probablement un exemple, à la fin de la guerre d'Indépendance (Ibid., p.91).

(6) Ibid., p.95.

(7) Ibid., p. 136 et suiv.

(8) Ibid., p. 145.

(9) Ibid., p. 167 et suiv.

(10) Sur le banditisme andalou au début du XXe siècle, cf. ibid., p. 176 et suiv. et CASERO, Comandante G., Caciques y ladrones ediciones Turner, Madrid, 1979.

(11) El bandolerisma..., op.cit., p.228.

(12) Ibid., p.82.

(13) Ibid., p.238 et suiv.

(14) Ibid., p. 108 et suiv.

(15) Ibid., p. 168.

(16) Ibid., p. 104.

(17) Ibid., p. 109.

(18) Les progrès de l'activité minière en Sierra Morena à partir du milieu du siècle entraînent quelques transports de fonds pour la paie des ouvriers qui sont parfois mis à profit par les bandits.

(19) *El bandolerismo...*, op.cit., p.113-114.

(20) *Ibid.*, p. 149 et suiv.

(21) *Ibid.*, p.II7.

(22) CASERO, Comandante G., op.cit.

(23) Le portrait établi par Mérimée est dans *Carmen*, celui écrit par le marquis de Custine dans *L'Espagne sous Ferdinand VII*

(24) Cf. FORD, R., *The handbook for travellers in Spain*, Londres, 1845 et *Gatherings from Spain*, Londres, 1846. COOK, *Sketches in Spain*, Londres, 1854.

(25) Sur la Mano Negra, cf. DIAZ DEL MORAL, 3., *Historia de las agitaciones campesinas andaluzas*, 1928. Multiples rééditions à partir de 1967. Ed. Alianza, Madrid (la question de la Mano Negra est présentée p. 130-136).

(26) *El bandolerismo...*, op.cit., p.257-258. A Casas Viejas, village de la province de Cadix, le 8 janvier 1933, la garde d'assaut, agissant aux côtés de la garde civile dans la répression des mouvements anarchistes ruraux, incendia la maison où s'était retranché un vieil anarchiste avec sa famille, petits enfants compris et des voisins. Il n'y eut aucun survivant, la garde mitraillant ceux qui sortaient.

Le drame eut un retentissement considérable à travers le pays.